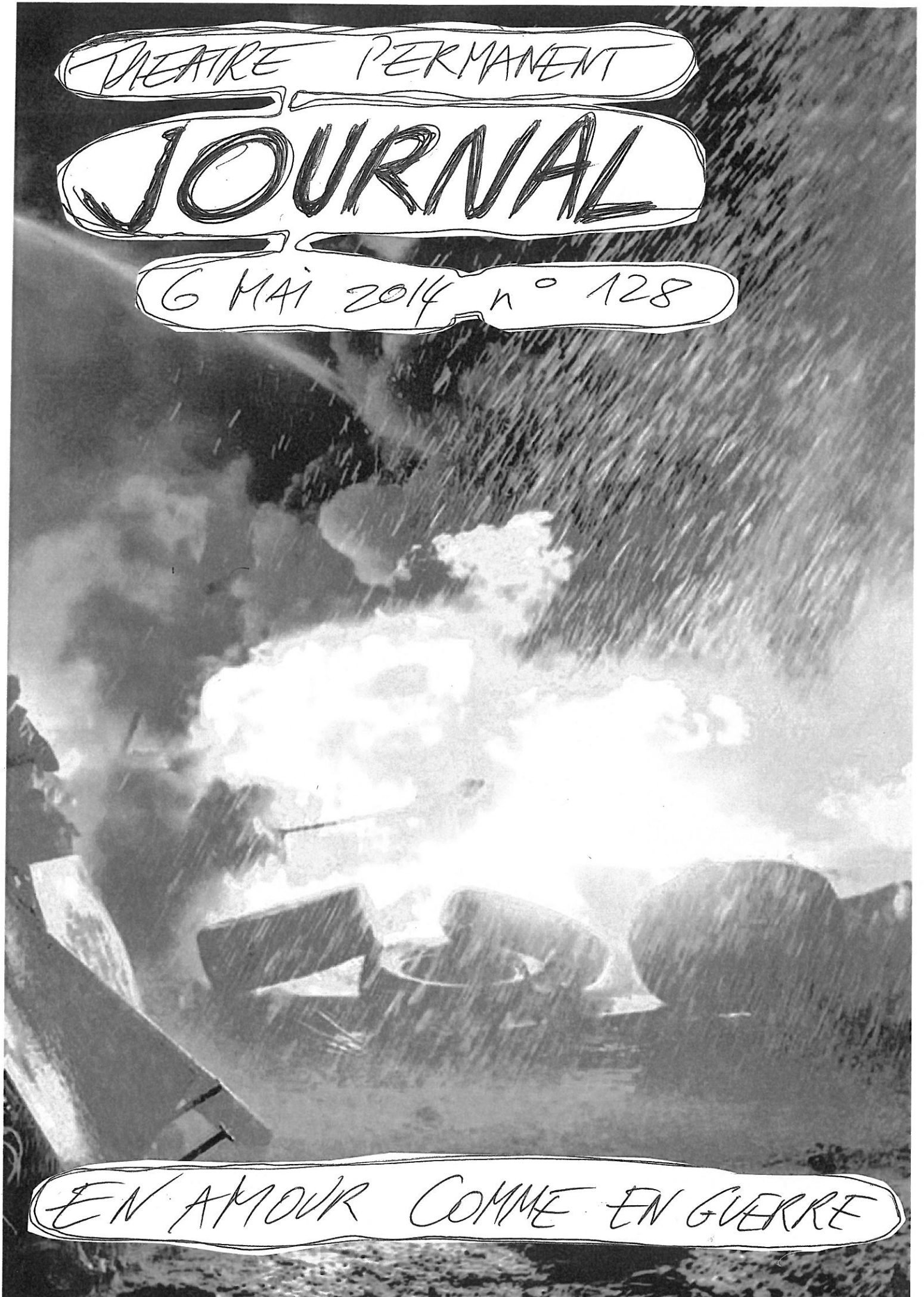


THEATRE PERMANENT

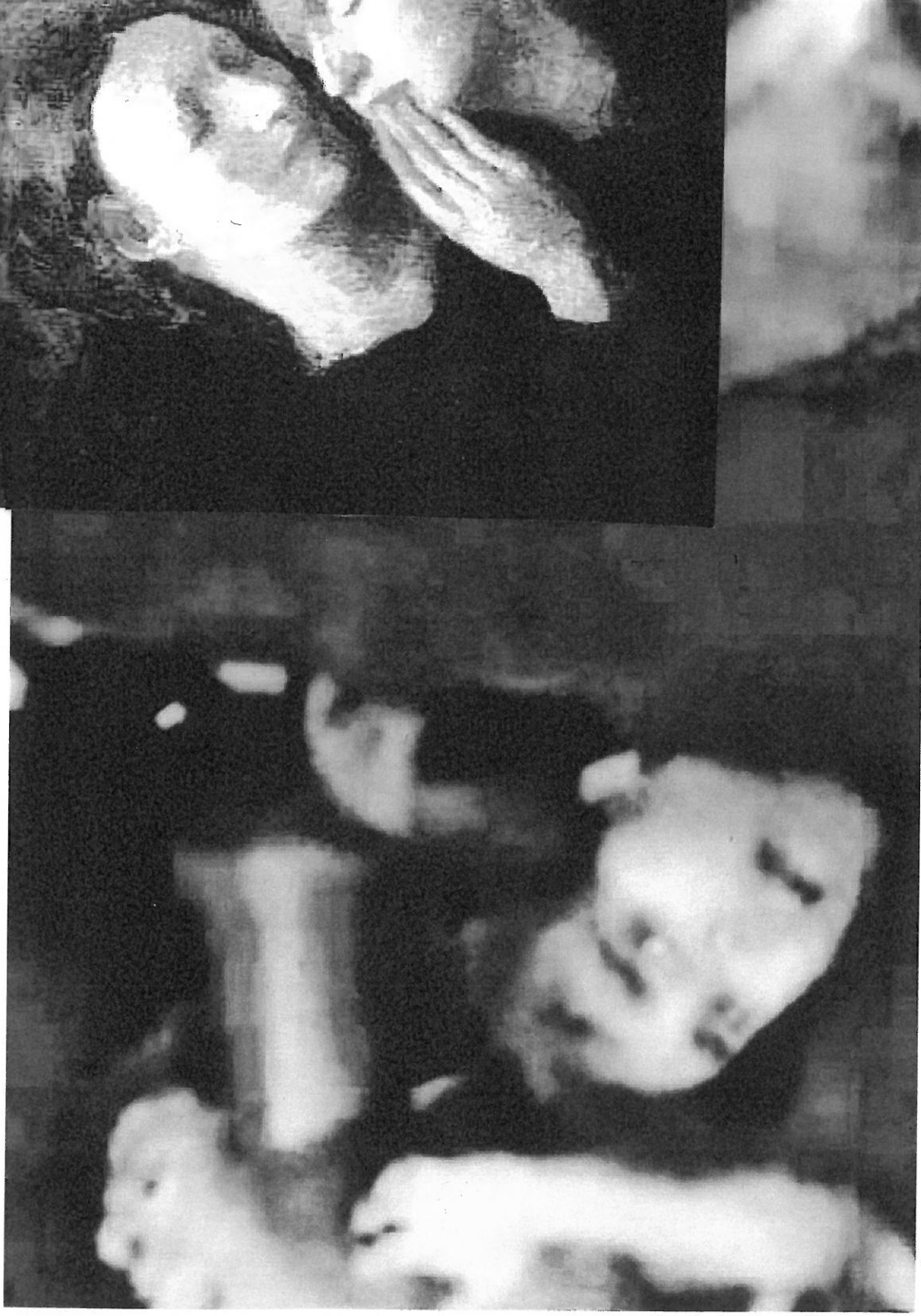
# JOURNAL

6 MAI 2014 n° 128

EN AMOUR COMME EN GUERRE



**C'EST UN JOLI BIJOU, POUR NE POINT VOUS MENTIR;  
ET CE SERAIT PÉCHÉ QU'UNE BEAUTÉ SI RARE  
FÛT LAISSÉE AU POUVOIR DE CET HOMME BIZARRE**



# Blitzkrieg contre Terre brûlée

*En amour comme en guerre, avance les conquêtes.*

Loin de l'occupation longue durée, loin de l'attente et des tranchées, loin de la ligne Maginot, loin des vieux colonisateurs, loin de l'infantilisation systématique du colonisé, loin du Blocus de Berlin, loin des lignes d'artillerie lourdes et lentes, loin de la répression systématique, loin de la censure quotidienne, loin de la torture arrachée au potentiel rebelle

Horace crie

EN AVANT, QUI M'AIME ME SUIVE

Il passe par le balcon, par la Belgique, il contourne il agit il n'attend pas il est rapide  
il pénètre il est LE FEU DE LA JEUNESSE

*Le **Blitzkrieg** est une stratégie offensive visant à emporter une victoire décisive par l'engagement localisé et limité dans le temps d'un puissant ensemble de forces mécanisées, terrestres et aériennes dans l'optique de frapper en profondeur la capacité militaire, économique ou politique de l'ennemi.*

Horace. Le regard est son char d'assaut. Coup de foudre mon amour. Elle succombe elle languit elle se voit défaillir. Il attaque un regard il pénètre chez elle. Il entre dans le territoire brûlé il caresse la terre, elle est brûlante, elle est tremblante, il la caresse encore elle ouvre le corps sous la blessure des cendres. Le Jourdain coule en elle. Gaza creuse la terre.

*This is no war of occupation, but a war of quick penetration and obliteration*

Horace contre Arnolphe.

« Vingt ans et plus de méditation », contre « le feu de la jeunesse ».

130 ans de colonisation algérienne contre le FLN

Le territoire est occupé, *Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire* criait Phèdre dans le noir. Une flamme s'est allumée, celle qu'on appelle passion et qu'ils nommeraient liberté. Tuer le père. Phèdre tuerait le père, aussi.

Blitzkrieg voilà son mot d'ordre, Blitzkrieg au wasserfall d'un fleuve qui s'échappe cascade au goulot si étroit, le temps éclair

L'étincelle est allumée, la goutte d'eau fait déborder le vase,

*Le **coup de foudre** est un phénomène qu'une personne peut ressentir lors d'une rencontre subite avec une personne inconnue. Le coup de foudre paraît être quelque chose d'unique et de formidable, c'est du moins ce que ressentent les personnes qui se disent avoir été frappées de la fameuse « décharge électrique » de l'amour. Cette expérience intrigue beaucoup car on ne la comprend pas vraiment, c'est quelque chose qui nous arrive et que l'on ne peut ni expliquer ni contrôler.*

La terre se réveille. Il y a du désir en elle. Sous les coups un dos se relève il prend de petites pierres il les jettera contre le colon il trouvera la force un jour un jour Abd el-Kader dans son désert détruira toutes les forces d'occupation françaises un jour la terre brûlée se dressera contre le géant le barrage se brisera contre les villas et leurs



champs d'avocats contre les exploitations pétrolières –  
IL EST CE JOUR DE RUPTURE DANS LE SYSTÈME DÉFENSIF DE  
L'ENNEMI.

*La phase initiale du Blitzkrieg est la rupture rapide du système défensif ennemi en un point précis. Avant même que la rupture soit complètement obtenue, la phase d'exploitation est engagée. Elle consiste à s'enfoncer le plus rapidement et le plus loin possible dans le dispositif ennemi.*

Lui, le vieil homme, son champ de bataille cela fait une vie qu'il le berce. Il déplace les soldats tranquillement, il les fait briller, il est cette mécanique bien huilée des temps anciens, il est cette masse des fonctionnaires plus ou moins consciencieux, il est cette routine qui se croit certaine, il s'imagine INSUBMERSIBLE, cargo au long cours le Titanic transportera la crème de la crème, mais le cargo se brise contre l'iceberg.

Le balcon, toujours. Elle pend dans le vide à la proue. Elle apprendra à cracher sur le torchon avant de lui cirer les chaussures. Son crachat sera une rage. Il y a cette faille de la mécanique, cet iceberg que l'on n'avait pas vu venir, ce regard qui s'impose, cette faille et le corps pénétré et la main pénétrée et la faille qui s'élargit toujours l'eau qui monte elle si submersible elle soudain immense océan submergée arche de Noé loin des colères du Père loin des colères de Zeus la mer Noire se déverse dans la Méditerranée. Loin du Mont Ararat en Turquie, l'Arménie crie encore son territoire perdu et les coups du colon ottoman dans le désert en file, pauvres corps lancés dans le désert loin de l'eau mais toujours ce MAIS, LA MER NOIRE ROMPRA DANS LA TEMPÊTE

*Coup de foudre. La personne a la sensation de vivre le grand amour. Les personnes ayant vécu cela décrivent une sensation de « papillons dans le ventre ».*

Elle est la terre brûlée qui se réveille à l'aube. Les rossignols et leurs battements d'ailes annoncent la terre nouvelle. Sur le balcon on entend les moineaux et les éperviers. Elle est le ventre trop longtemps flétri des coups. Elle est ces yeux qui s'ouvrent du grand déluge, du grand sommeil. Elle est la colonisée depuis loin là-bas depuis – Abd el-Kader on l'appelait alors, il venait du grand désert là-bas loin des forteresses et des salons tout blancs il est venu il a lutté contre les forces d'occupation il est mort là-bas dans le désert

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble le temps d'un éclair dans la nuit

LUI le colon assoiffé de terre LUI l'armée d'occupation LUI l'armée de pacification Il dit

JE SUIS LÀ POUR GARDER LA TERRE EN PAIX SANS CONFLIT SANS VIE ÉTOUFFÉE SÉCHÉE IL DIT JE SUIS LA PACIFICATION il a brûlé sa terre il la détruira il frappera encore il placera l'artillerie en chaque ville à chaque poste de douane elle est son étrangère il pillera ressources, il violera sa femme

Il la regarde avec tendresse sa jolie terre brûlée.

Ses blessures sur le corps d'avoir été frappée – qui sait – l'huile de cuisine bouillante aussi.

Il l'aime tant avec son visage et son corps massacrés. ELLE SERA NOIRE ET CENDRE MAIS ELLE SERA SIENNE.



*La Blitzkrieg est particulièrement efficace contre un ennemi privilégiant la tenue d'une ligne continue d'infanterie, dans laquelle les unités tiennent leur front et négligent leurs flancs et leurs arrières. Le défenseur n'a pas le temps de se réorganiser et une retraite entraîne la perte des moyens lourds comme l'artillerie anti-chars.*

*L'objectif du Blitzkrieg est de déstabiliser l'ennemi pour l'empêcher de rétablir un front solide une fois sa ligne initiale percée. Les trois éléments essentiels sont l'effet de surprise, la rapidité de la manœuvre et la brutalité de l'assaut*

Elle crie Indépendance.

L'OPÉRATION TERRE BRÛLÉE a échoué. Caressée par le feu, le champs brûlé fleurit, les plantes qui y poussent sont plus fortes et plus riches.

Elle est blessure, ravage, elle crie Indépendance, de ses petites pierres contre les tanks, de son torchon contre sa masse immobile, son crachat, crachat contre chaussures Rangers, pieds nus de terre noire la corne de la peau a durci, petite enfant colonisée de rien du tout – de rien du tout – échappera au colon. La terre brûlée ne cédera pas.

Adèle Gascuel

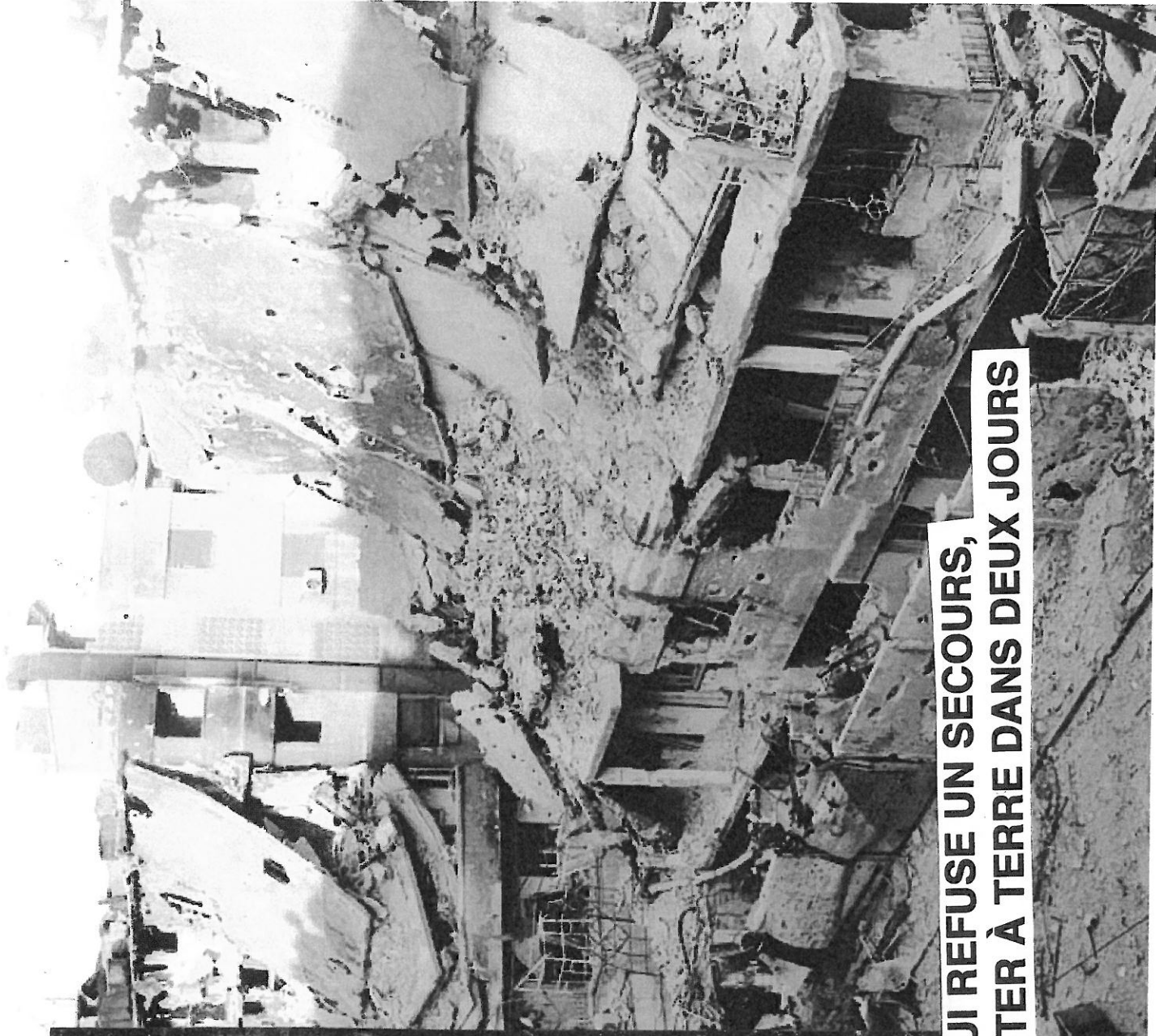
**NON, DIT-ELLE, VOS YEUX ONT FAIT CE COUP FATAL  
ET C'EST DE LEURS REGARDS QU'EST VENU TOUT SON MAL**







**QUE VOTRE CRUAUTÉ LUI REFUSE UN SECOURS,  
C'EST UN HOMME À PORTER À TERRE DANS DEUX JOURS**







**Horace.**

Qu'en dites-vous ? quoi ?  
Eh ? c'est-à-dire oui ? Jaloux à faire rire ?  
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.  
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.  
C'est un joli bijou, pour ne point vous mentir ;  
Et ce serait péché qu'une beauté si rare  
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.  
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux  
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;  
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise  
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.  
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,  
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,  
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,  
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.  
Vous me semblez chagrin : serait-ce qu'en effet  
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

*L'École des femmes – Acte I, sc. 4*



# Fais-moi l'amour pas la guerre

Francis Lalanne

Le mal qu'on se dit  
L'amour maladie  
Les grains de frimas  
Que l'on sème  
Les portes qui claquent  
Et j'en ai ma claque  
C'est du cinéma  
Quand on s'aime

Fais-moi l'amour {x3}  
Pas la guerre

Haute tension  
Danger  
Tu as dénudé  
Les fils qui nous lient  
Corps et âme  
Si tu continues  
A les mettre à nu  
Je creuserai mon lit  
Dans les flammes

L'amour a envie  
De rester en vie  
Au fond de mon cœur  
Que tu blesses

Tu fais tout pour m'étouffer  
J'veux être aimé pas bouffé  
Mais tu sais par cœur  
Mes faiblesses

Maintenant j'en ai assez  
Dis rien!  
Je sais que tu sais  
Si l'un d'entre nous rompt  
L'autre crève  
Raccroche, on nous a coupé  
Rappeler SVP  
Pour parler de paix  
Ou de trêve

Maintenant fais-moi l'amour  
Fais-moi l'amour  
Viens, fais-moi l'amour  
Pas la guerre  
Fais-moi l'amour {x3}

## Racine, *Phèdre*

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée  
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;

Athènes me montra mon superbe ennemi :  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler :  
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !

Par des vœux assidus je crus les détourner :  
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'ornez ;  
De victimes moi-même à toute heure entourée,  
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :  
D'un incurable amour remèdes impuissants !  
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !  
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,  
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,  
Même au pied des autels que je faisais fumer,  
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.  
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !

Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.

Contre moi-même enfin j'osai me révolter :  
J'excitai mon courage à le persécuter.  
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,  
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;  
Je pressai son exil ; et mes cris éternels  
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.

Je respirais, Cène ; et, depuis son absence,  
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence :  
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,  
De son fatal hymen je cultivais les fruits.  
Vaines précautions ! Cruelle destinée !  
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,  
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :  
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :  
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.  
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;  
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur ;

Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,  
Et dérober au jour une flamme si noire :  
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats :  
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas.  
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,  
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,  
Et que tes vains secours cessent de rappeler  
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.



## Kleist, *Penthésilée*

« ... Et elle se rue – se rue avec toute la meute, ô Diane !  
Sur lui et le tire – le tire par le cimier  
Comme une chienne parmi les chiens,  
L'un le saisit à la poitrine, l'autre à la nuque  
Et le jette au sol qui tremble de sa chute !  
Lui, qui se traîne dans la pourpre de son sang,  
Touche sa douce joue et l'appelle :  
Penthésilée ! ma fiancée ! que fais-tu ?  
Est-ce là la Fête des Roses que tu m'avais promise ?  
Mais elle – une lionne l'aurait entendu,  
L'affamée rugissante à la recherche de sa proie  
Dans les champs de neiges désolés ;  
Elle plante, arrachant la cuirasse de son corps  
Ses dents, les plante dans sa blanche poitrine.  
Elle et les chiens rivalisent,  
Oxus et Sphynx, les crocs du côté droit,  
Le côté gauche pour elle ; quand je suis arrivée,  
Le sang dégouttait de sa bouche et de ses mains. »

Traduction d'Orthmann et Recoing

dans ses relations avec l'instinct sexuel (1). Faut de quoi, je me bornerai à soulever un certain nombre de questions, et surtout à les situer dans la logique du mythe, qui est mon vrai sujet.

On peut penser d'ailleurs que l'examen des formes n'est pas moins instructif, en ce domaine, que la recherche des causes, et qu'il est certainement moins trompeur. Il n'est pas nécessaire par exemple de recourir aux théories de Freud pour constater que l'instinct de guerre et l'érotisme sont fondamentalement liés : les figures courantes du langage le font voir avec plus d'évidence. Laissons donc de côté les hypothèses multiples et changeantes relatives à la genèse des instincts, je m'en tiendrai à quelques rapprochements formels entre les arts d'aimer et de guerroyer du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Mon propos étant simplement de marquer un parallélisme entre l'évolution du mythe et l'évolution de la guerre, sans préjuger d'ailleurs de la priorité de l'une ou de l'autre.

## 2. LANGAGE GUERRIER DE L'AMOUR

Dès l'Antiquité, les poètes ont usé de métaphores guerrières pour décrire les effets de l'amour naturel. Le dieu d'amour est un *archer* qui décoche des *flèches mortelles*. La femme se rend à l'homme qui la conquiert parce qu'il est le meilleur guerrier. L'enjeu de la guerre de Troie est la possession d'une femme. Et l'un des plus anciens romans que nous possédions, le *Théagène et Chariclée* d'Héliodore (III<sup>e</sup> siècle) parle déjà des « *lutes d'amour* » et de la « *délicieuse défaite* » de celui « qui tombe sous les traits inévitables d'Eros ».

Plutarque fait voir que la morale sexuelle des Spartiates s'ordonnait au rendement militaire de ce peuple. L'eugénisme de Lycurgue, et ses lois minutieuses réglant

(1) On en aura un aperçu en lisant les ouvrages de Freud, et *l'Instinct combattif* de Pierre Bovet.

## LIVRE V

### AMOUR ET GUERRE

#### 1. PARALLÉLISME DES FORMES

Du désir à la mort par la *passion*, telle est la voie du romantisme occidental; et nous y sommes tous engagés pour autant que nous sommes tributaires — inconsciemment bien entendu — d'un ensemble de mœurs et de coutumes dont la mystique courtoise a créé les symboles. Or *passion* signifie souffrance.

Notre notion de l'amour, enveloppant celle que nous avons de la femme, se trouve donc liée à une notion de la *souffrance féconde* qui flatte ou légitime obscurément, au plus secret de la conscience occidentale, le goût de la guerre.

Cette liaison singulière d'une certaine idée de la femme et d'une idée correspondante de la guerre, en Occident, entraîne de profondes conséquences pour la morale, l'éducation, la politique. Un fort gros livre ne serait pas de trop pour en démêler les aspects. On doit souhaiter que ce livre soit écrit, mais sans se dissimuler l'extrême difficulté de la tâche. Car en effet, pour la mener à bien, il s'agirait de posséder à fond la matière rapidement explorée dans les pages qui précèdent, puis une solide culture militaire, enfin la somme des recherches psychologiques entreprises depuis le XIX<sup>e</sup> siècle sur la question de l'« instinct combattif »

Denis De Rougemont, L'amour et l'occident

les relations des époux, n'ont d'autre but que d'augmenter l'agressivité des soldats.

Tout cela confirme la liaison naturelle, c'est-à-dire physiologique, de l'instinct sexuel et de l'instinct combattif. Mais il serait vain de chercher des ressemblances entre la *tactique* des Anciens et leur conception de l'amour. Les deux domaines restent soumis à des lois tout à fait distinctes, et privées de commune mesure.

Il n'en va plus de même dans notre histoire à partir des xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles. On voit alors le langage amoureux s'enrichir de tournures qui ne désignent plus seulement les gestes élémentaires du guerrier, mais qui sont empruntées d'une façon très précise à l'art des batailles, à la tactique militaire de l'époque. Il ne s'agit plus, désormais, d'une origine commune plus ou moins obscurément ressentie, mais bien d'un minutieux parallélisme.

L'amant fait le siège de sa Dame. Il livre d'amoureux assauts à sa vertu. Il la serre de près, il la poursuit, il cherche à vaincre les dernières défenses de sa pudeur, et à les tourner par surprise; enfin la dame se rend à merci. Mais alors, par une curieuse inversion bien typique de la courtoisie, c'est l'amant qui sera son prisonnier en même temps que son vainqueur. Il deviendra le vassal de cette suzeraine, selon la règle des guerres féodales, tout comme si c'était lui qui avait subi la défaite (1). Il ne lui reste plus qu'à faire la preuve de sa vaillance, etc. Tout ceci pour le beau langage. Mais l'argot soldatesque et civil nous fournirait une profusion d'exemples d'une verdeur encore plus significative. Et plus tard, l'introduction des armes à feu devait donner lieu à d'innombrables plaisanteries à double sens.

Ce parallélisme d'ailleurs est complaisamment exploité par les écrivains. C'est un thème de rhétorique

(1) *Défaite* se dit en allemand *Niederlage*, littéralement : position de qui git à terre, de qui est couché au-dessous. (Cf. l'expression « avoir le dessous ».) Rappelons aussi le symbolisme de la Tour assiégée dans *le Roman de la Rose*, et l'expression « se faire des alliés dans la place ».

inépuisable. « O! trop heureux capitaine, écrit Brantôme (1), qui avez combattu et tué tant d'hommes ennemis de Dieu dans les armées et dans les villes! O! trop heureux encore une fois, et plus, qui avez combattu et vaincu à tant d'autres assauts et de reprises une si belle Dame entre les pavillons de votre lit! » Il ne faudra pas s'étonner si les auteurs mystiques reprennent ces métaphores *devenues banales*, et les transposent selon le processus décrit plus haut, dans le domaine de l'amour divin. Francisco de Ossuna (l'un des maîtres de sainte Thérèse les plus imbus de rhétorique courtoise) écrit dans son *Ley de Amor*: « Ne pense pas que le combat de l'amour soit comme les autres batailles où la fureur et le fracas d'une guerre épouvantable sévit des deux côtés, car l'amour ne combat qu'à force de caresses et n'a d'autres menaces que ses tendres paroles. Ses flèches et ses coups sont les bienfaits et les dons. Sa rencontre est une offre de grande efficacité. Les soupirs composent son artillerie. Sa prise de possession est un embrassement. Sa tuerie est de donner la vie pour l'aimé. »

\* \* \*

On a vu que la rhétorique courtoise traduit, à l'origine, la lutte du Jour et de la Nuit. La mort y joue un rôle central : elle est la défaite du monde et la victoire de la vie lumineuse. Amour et mort sont reliés par l'ascèse, comme par l'instinct sont reliés désir et guerre. Mais ni cette origine religieuse ni cette complexité physiologique des instincts de combat et de procréation ne suffisent à déterminer l'usage *précis* des expressions guerrières dans la littérature érotique d'Occident. Ce qui explique tout, c'est l'existence au moyen âge d'une règle effectivement commune à l'art d'aimer et à l'art militaire, et qui s'appelle la chevalerie.

(1) *Rodomonadales espagnoles*.



## Article II

Sun Tzu dit : Je suppose que vous commencez la campagne avec une armée de cent mille hommes, que vous êtes suffisamment pourvu des munitions de guerre et de bouche, que vous avez deux mille chariots, dont mille sont pour la course, et les autres uniquement pour le transport ; que jusqu'à cent lieues de vous, il y aura partout des vivres pour l'entretien de votre armée ; que vous faites transporter avec soin tout ce qui peut servir au raccommodage des armes et des chariots ; que les artisans et les autres qui ne sont pas du corps des soldats vous ont déjà précédé ou marchent séparément à votre suite ; que toutes les choses qui servent pour des usages étrangers, comme celles qui sont purement pour la guerre, sont toujours à couvert des injures de l'air et à l'abri des accidents fâcheux qui peuvent arriver.

Je suppose encore que vous avez mille onces d'argent à distribuer aux troupes chaque jour, et que leur solde est toujours payée à temps avec la plus rigoureuse exactitude. Dans ce cas, vous pouvez aller droit à l'ennemi. L'attaquer et le vaincre seront pour vous une même chose.

Je dis plus : ne différez pas de livrer le combat, n'attendez pas que vos armes contractent la rouille, ni que le tranchant de vos épées s'émousse. La victoire est le principal objectif de la guerre.

S'il s'agit de prendre une ville, hâtez-vous d'en faire le siège ; ne pensez qu'à cela, dirigez là toutes vos forces ; il faut ici tout brusquer ; si vous y manquez, vos troupes courent le risque de tenir longtemps la campagne, ce qui sera une source de funestes malheurs.

Les coffres du prince que vous servez s'épuiseront, vos armes perdues par la rouille ne pourront plus vous servir, l'ardeur de vos soldats se ralentira, leur courage et leurs forces s'évanouiront, les provisions se consumeront, et peut-être même vous trouverez-vous réduit aux plus fâcheuses extrémités.

Instruits du pitoyable état où vous serez alors, vos ennemis sortiront tout frais, fondront sur vous, et vous tailleront en pièces. Quoique jusqu'à ce jour vous ayez joui

d'une grande réputation, désormais vous aurez perdu la face. En vain dans d'autres occasions aurez-vous donné des marques éclatantes de votre valeur, toute la gloire que vous aurez acquise sera effacée par ce dernier trait.

Je le répète : On ne saurait tenir les troupes longtemps en campagne, sans porter un très grand préjudice à l'État et sans donner une atteinte mortelle à sa propre réputation.

Ceux qui possèdent les vrais principes de l'art militaire ne s'y prennent pas à deux fois. Dès la première campagne, tout est fini ; ils ne consomment pas pendant trois années de suite des vivres inutilement. Ils trouvent le moyen de faire subsister leurs armées au dépens de l'ennemi, et épargnent à l'État les frais immenses qu'il est obligé de faire, lorsqu'il faut transporter bien loin toutes les provisions.

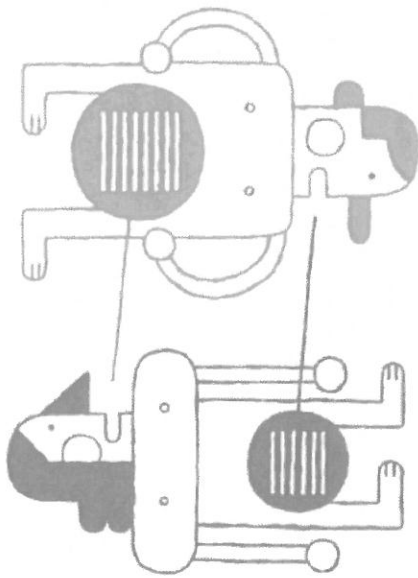
Ils n'ignorent point, et vous devez le savoir aussi, que rien n'épuise tant un royaume que les dépenses de cette nature ; car que l'armée soit aux frontières, ou qu'elle soit dans les pays éloignés, le peuple en souffre toujours ; toutes les choses nécessaires à la vie augmentent de prix, elles deviennent rares, et ceux même qui, dans les temps ordinaires, sont le plus à leur aise n'ont bientôt plus de quoi les acheter.

Le prince perçoit en hâte le tribut des denrées que chaque famille lui doit ; et la misère se répandant du sein des villes jusque dans les campagnes, des dix parties du nécessaire on est obligé d'en retrancher sept. Il n'est pas jusqu'au souverain qui ne ressente sa part des malheurs communs. Ses cuirasses, ses casques, ses flèches, ses arcs, ses boucliers, ses chars, ses lances, ses javalots, tout cela se détruira. Les chevaux, les bœufs même qui labourent les terres du domaine dépériront, et, des dix parties de sa dépense ordinaire, se verra contraint d'en retrancher six.

C'est pour prévenir tous ces désastres qu'un habile général n'oublie rien pour abréger les campagnes, et pour pouvoir vivre aux dépens de l'ennemi, ou tout au moins pour consommer les denrées étrangères, à prix d'argent, s'il le faut.

~~Si l'armée ennemie a une mesure de grain dans son camp, ayez-en vingt dans le vôtre ; si votre ennemi a cent vingt livres de fourrage pour ses chevaux, ayez-en deux mille quatre cents pour les vôtres. Ne laissez échapper aucune occasion de l'incommoder, faites-le périr en détail, trouvez les moyens de l'irriter pour le faire tomber dans quelque piège ; diminuez ses forces le plus que vous pourrez, en lui faisant faire des diversions, en lui tuant de temps en temps quelque parti, en lui enlevant de ses convois, de ses équipages, et d'autres choses qui pourront vous être de quelque utilité.~~

~~Lorsque vos gens auront pris sur l'ennemi au-delà de dix chars, commencez par~~



« Parler contre les pouvoirs, dire la vérité et promettre la jouissance. »  
Michel Foucault, *La Volonté de savoir*.

Chacun a dans sa mémoire quelques images plus ou moins précises de Mai 68. Sur les murs de la Sorbonne occupée par les étudiants, on pouvait encore lire, en juillet 1968, avant que les services de nettoyage ne les effacent, les slogans suivants : « Interdit d'interdire » ; « Jouissez sans entraves » ; « Soyez réalistes, demandez l'impossible » ; « Ne me libère pas, je m'en charge » ; « Jouissez ici et maintenant » ; « Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution. Plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour » ; « La honte est contre-révolutionnaire » ; « Les réserves imposées au plaisir excitent le plaisir de vivre sans réserve » ; « Je jouis dans les pavés »... et, bien sûr, « Faites l'amour pas la guerre », formule qui disait bien que le sexe était comme un morceau d'innocence dans la vie et que le véritable mal était ailleurs<sup>13</sup>.

La libération sexuelle était alors inséparable d'une contestation globale de l'ordre social. La répression des plaisirs était associée à l'exploitation capitaliste, à ses valeurs d'austérité et de travail, à sa religion de la famille centrée autour de l'autorité du père sur sa femme et ses enfants. Se libérer n'était pas seulement une affaire personnelle, un petit travail qu'on devait faire sur ses inhibitions ; c'était nécessairement

<sup>13</sup> On trouvera toutes ces « citations » dans un petit livre charmant et profond, *Les murs ont la parole. Journal mural Mai 68*, Sorbonne, Odéon, Nanterre, etc., citations recueillies par Julien Besançon, Tchou Éditeur, 1968.

## N. IACUP, ANTI-MANUEL D'ÉDUCATION SEXUELLE

une réforme en profondeur de la société, de ses lois, de ses pratiques, de ses valeurs collectives. C'est bien pour cela qu'on parle de « révolution sexuelle ». Pour libérer la sexualité, il fallait transformer la société, et pour transformer la société, il fallait libérer la sexualité. Bref, la question sexuelle apparaissait clairement comme une question politique.

Si on ne pouvait contester la société sans critiquer sa morale sexuelle, ni critiquer sa morale sexuelle sans contester l'ordre social, c'est que les deux étaient profondément liés par le biais d'une institution bien particulière : le mariage. Celui-ci à la fois déterminait une certaine forme de société (composée d'une myriade de « foyers » privés séparés de la vie publique et où les rôles des hommes et des femmes étaient différenciés), et prescrivait une morale sexuelle particulière, celle qui obligeait à ne pas avoir de rapport ni avant le mariage ni en dehors de lui, ni a fortiori avec des gens avec qui on ne pourrait jamais se marier, comme des individus du même sexe que vous.

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle sont apparues des critiques radicales de cette morale sexuelle matrimoniale, à partir d'horizons différents et avec des arguments qui n'étaient pas forcément conciliables. Quatre furent particulièrement importantes : celle qu'on pourrait appeler la critique libertaire, qui s'oppose au principe même de la répression, de



Henri Cartier-Bresson, *Rue de l'Avignard, Paris, Mai 68*, 1968.

quelque nature qu'elle soit ; le marxisme, qui voit dans la morale sexuelle restrictive un aspect parmi d'autres d'une société fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme ; la psychanalyse, qui la suspecte plutôt de nous rendre malades ; et le féminisme enfin, qui dans un premier temps confondra l'émancipation des femmes et la libération sexuelle, avant finalement de s'opposer à elle et d'annoncer en somme la mort de ces grandes utopies sexuelles.

Fourier : le mal n'est pas dans les passions,  
mais dans leur répression

« *Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même,  
à qui ses plaisirs pèsent, qui se tient à malheur !* »

Montaigne, *Essais*, III, 5.

Dès les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, un auteur étrange et mal connu professe qu'il faut se débarrasser de tous les interdits qui limitent les pratiques « amoureuses », qu'aucune d'entre elles, absolument aucune, n'est mauvaise, que ce qui est mauvais, c'est précisément la violence que nous leur faisons subir. Cet auteur est le Français Charles Fourier (1772-1837). Pour lui le problème se présente comme purement « économique » : comment réconcilier le travail et le plaisir, afin d'épargner le coût immense qui résulte de la nécessité de contraindre les hommes à travailler. Il s'agit de laisser les vocations se développer en prenant acte du fait qu'un être humain a toujours *plusieurs* vocations à réaliser, et qu'il ne saurait s'enfermer dans un métier, pas plus que dans un amour.

Le premier ennemi de l'économie, c'est donc la morale, qui « enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, résister à ses passions, les réprimer, les mépriser ». Or « réprimer n'est pas mécaniser, harmoniser ; le but est d'arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune »<sup>14</sup>. Une société *rationnelle* est donc une société qui ne réprime plus aucune passion, aucun désir.

Mais, demandera-t-on, n'y a-t-il pas des passions mauvaises ? La cruauté, par exemple, c'est une passion. Faut-il la laisser se développer tranquillement ? Si un homme a une compulsion au viol, doit-on s'en réjouir ? Une société n'est-elle pas obligée d'avoir des interdits ? Sophisme, dit Fourier : les passions ne deviennent nuisibles que parce

<sup>14</sup> Charles Fourier, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire* (1829), Flammarion, 1973, p. 91.



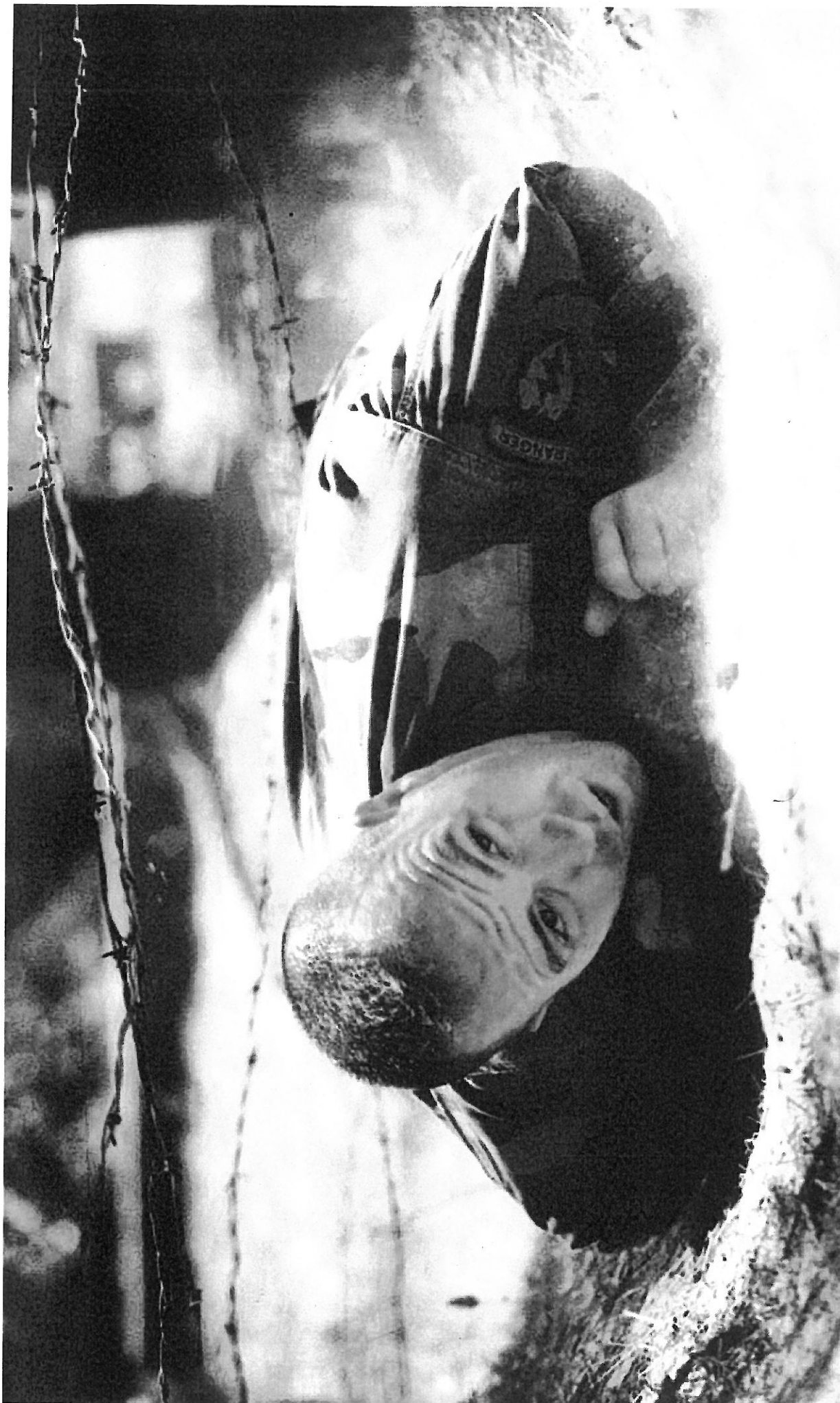
*Père saillissant une chèvre*, Naples,  
Musée Archeologico Nazionale.

qu'elles sont empêchées. Ainsi Néron : voilà un homme qui aimait le sang. S'il n'avait pas été obligé de devenir empereur de Rome et avait pu librement développer ses penchants, il aurait sans doute été attiré dès son plus jeune âge par la boucherie, et serait devenu excellent dans cette profession. Mieux : il aurait développé à partir de là toutes sortes de curiosités pour l'anatomie, l'agronomie même, se demandant comment un bœuf devient charnu en fonction de ce dont il est nourri, et – qui sait ? – il serait peut-être devenu un grand savant<sup>15</sup>.

On trouvera sans doute une telle fable par trop naïve, trop « utopique », comme on dit dans ces cas-là. Et pourtant, elle contient une idée forte : c'est que les passions, ce que les psychanalystes appelleraient de nos jours les pulsions, ne cessent de se déplacer, et que même les activités les plus hautes de l'esprit ne sont possibles que parce qu'elles sont investies par l'énergie du désir. De plus, Fourier répondrait que les utopistes, ce sont précisément ceux qui croient que la « civilisation » va changer les hommes. En réalité, ils ne font rien

<sup>15</sup> Charles Fourier, *Vers la liberté en amour*, textes choisis et présentés par Daniel Guérin, Gallimard, « Idées », 1975, p. 184-186.





**VOUS SAVEZ MIEUX QUE MOI, QUELS QUE SOIENT NOS EFFORTS,  
QUE L'ARGENT EST LA CLEF DE TOUS LES GRANDS RESSORTS  
ET QUE CE DOUX MÉTAL QUI FRAPPE TANT DE TÊTES  
EN AMOUR COMME EN GUERRE, AVANCE LES CONQUÊTES**



# LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Samedi 03 Mai 2014

## Atelier de transmission

Pierre et Lucas transmettent les partitions d'Horace et d'Enrique. Ce matin 5 participants sont présents (Rachel, Laurène, Constance, Marine, Serge). Les quatre participantes venaient pour la première fois.

L'atelier s'articule autour des entrées et monologues d'Horace. Lucas découvre une possibilité incroyable d'innocence chez Horace relayée par ces collégiennes qui, avec simplicité, donnent à réentendre le texte.

Cette transmission s'appuie particulièrement sur la lecture et la mise en espace. Il y a peu d'hypothèses ou de nouvelles recherches. On s'attarde sur la ponctuation. Comment faire apparaître des blocs de sens ? Le désir des participants est de reproduire ce qu'ils ont découvert. Dans cet esprit de similitude, apparaissent des différences intéressantes. Arnolphe, pour la première fois, est dit par une fille. Le sens en devient tout autre. « Héroïnes du temps, Mesdames les savantes, / Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments » n'est plus entendu à travers la bouche d'un jaloux bileux mais dans celle d'une femme cherchant à tout prix simplicité et non hypocrisie. Interrogation passagère : Qu'est-ce que cela donne à voir une femme qui séquestre une jeune-femme ?

## Répétition

Du côté des Molière :

Puisque la pièce commence à s'inscrire dans une hypothèse de jeu et d'espace de plus en plus précise, il s'agit aujourd'hui, de faire des raccords afin de continuer dans cette même recherche.

Le jeu du chapeau est revu, ainsi que l'entrée d'Agnès et la relation entre Alain et Georgette.

Les « fis-je » ponctuant l'histoire d'Agnès sont précisés : mouvements et paroles sont chorégraphiés.

La scène du « le » est poussée dans une énergie plus calme, plus douce, plus encline à faire naître du suspens. Chaque geste, chaque mouvement dans l'espace, chaque intention, font partie de cette catégorie étrange qu'est celle du détail. Détails pourtant nécessaires et fondamentaux.

Du côté des Sophocle :

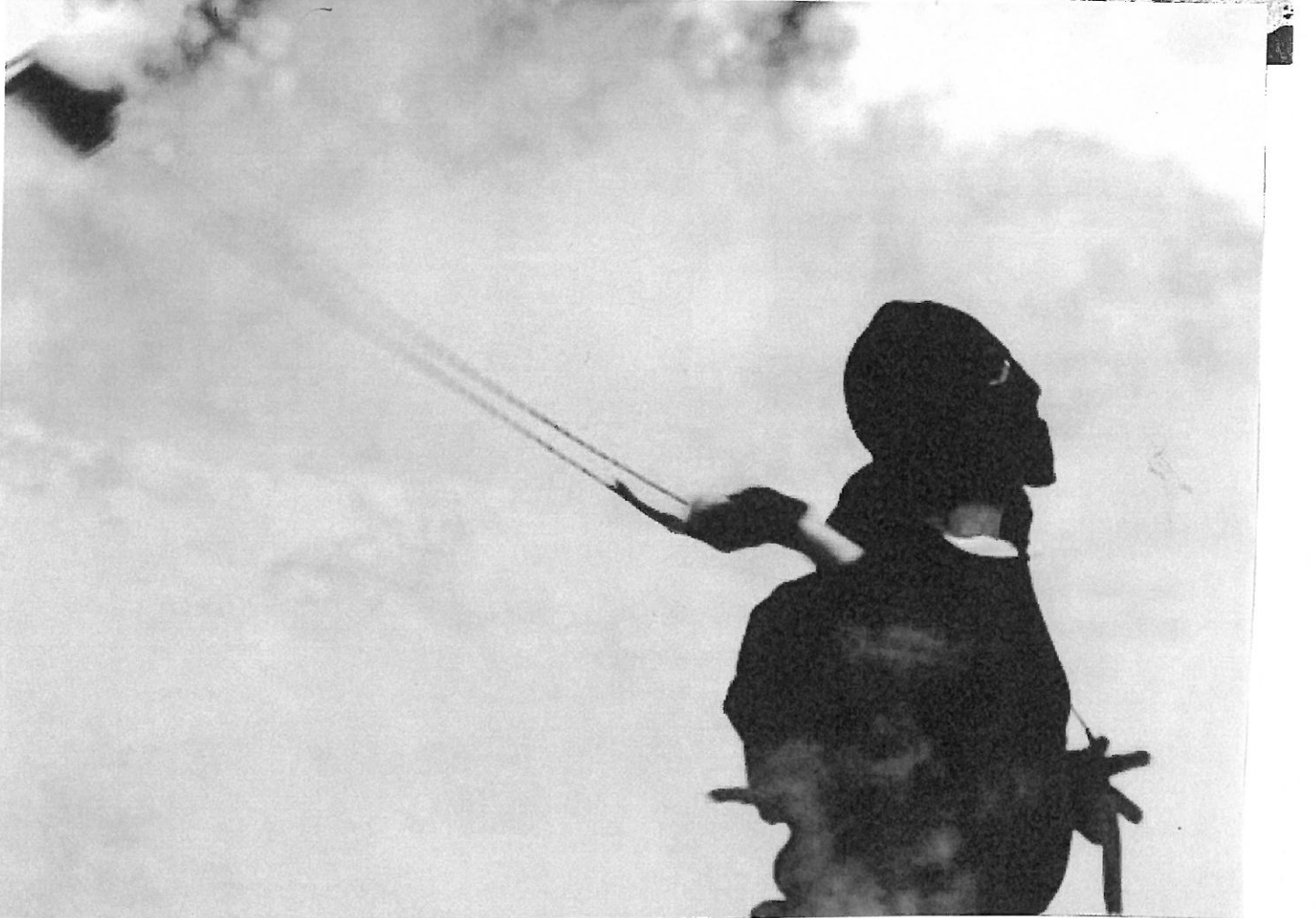
Des italiennes d'*Ajax* sont faites.

## Représentation

64 spectateurs (comme hier). Un nouveau début est essayé. Julien et Maxime présentent la représentation « Bonsoir, ce soir *L'école des femmes* de Molière » et de façon très arbitraire Arnolphe met une claque à Chrysalde, ce dernier débute alors la pièce « vous venez dites-vous pour lui donner la main ? ». Comme d'habitude le public s'esclaffe lorsqu'il entend « la femme est en effet le potage de l'homme ». Horace semble encore plus innocent et ingénu que la veille. Une boucle dans le texte est bien rattrapée. L'énergie globale paraît un peu moins soutenue ce soir malgré le bon déroulement de la représentation.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.  
Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet. Illustrations (par ordre d'apparition): Photo: Ilya varlamov / khalil gibrán, *le murmure du silence*, 1914, photo DR / Raphael Sadeler, 1597. / Johann van Aachen, *les 5 sens le toucher*, 16e s , Photo DR / Photo DR / Photo DR, gravure: Veneziano.



**OUI, FIT-ELLE, VOS YEUX, POUR CAUSER LE TRÉPAS,  
MA FILLE, ONT UN VENIN QUE VOUS NE SAVEZ PAS**